

TOME 1 - Pourquoi moi ?

# L'ODYSSEE D'UN ANONYME



EDILIVRE.com

A'DAM



A'DAM

L'odyssée d'un anonyme  
*Pourquoi moi ?*

**TOME PREMIER**  
« Quoi ! Que me voulez-vous ? »

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, Boulevard Anatole France – 93200 Saint Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4279-6

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

|  |    |
|--|----|
| AVERTISSEMENT .....  | 9  |
| PREMIER CHAPITRE   |    |
| Première affectation .....   | 23 |
| DEUXIEME CHAPITRE  |    |
| Premier voyage.....  | 35 |
| TROISIEME CHAPITRE   |    |
| Deuxième voyage<br>et présentation à la section d'Elite.....           | 57 |
| QUATRIEME CHAPITRE   |    |
| Début de ma formation<br>au sein de la section dite « d'Elite. » ..... | 67 |
| CINQUIEME CHAPITRE   |    |
| La permission et mon départ vers le Japon .....                        | 73 |
| SIXIEME CHAPITRE   |    |
| Premier rapport à l'Attaché<br>afin de recevoir les instructions.....  | 85 |
| SEPTIEME CHAPITRE  |    |
| Rendez-vous avec Monsieur Van Duffell .....                            | 95 |

|   |     |
|---|-----|
| HUITIEME CHAPITRE                                   |     |
| Suite à ma blessure, rapport à l'Attaché            |     |
| Invitation de Karkoff au « London » .....           | 111 |
| NEUVIEME CHAPITRE                                   |     |
| Réception Ambassade USA                             |     |
| La rencontre avec Yoko.....                         | 121 |
| DIXIEME CHAPITRE                                    |     |
| Une bordée ratée entre amis. Rencontre d'un         |     |
| adversaire coriace. Attente d'un appel de Yoko..... | 135 |
| ONZIEME CHAPITRE                                    |     |
| Le sens des sens ? .....                            | 151 |
| DOUZIEME CHAPITRE                                   |     |
| Le chahut des sens .....                            | 167 |
| TREIZIEME CHAPITRE                                  |     |
| Le repas de serpent .....                           | 181 |
| QUATORZIEME CHAPITRE                                |     |
| Rapport à l'ambassade. Entretien                    |     |
| avec l'aumônier Dominio.                            |     |
| Un inconnu veut me tuer, mais Liem le descend...    | 201 |
| QUINZIEME CHAPITRE                                  |     |
| Le massage de ma japonaise.....                     | 211 |
| SEIZIEME CHAPITRE                                   |     |
| Rapport à Ambassade.                                |     |
| Armand fixe le rendez-vous.....                     | 219 |
| DIX-SEPTIEME CHAPITRE                               |     |
| Les confidences de René Soussois .....              | 231 |
| DIX-HUITIEME CHAPITRE                               |     |
| Rapport à Ambassade. Colloque sur le commerce       |     |
| international pour le relèvement du Japon           |     |

|   |     |
|---|-----|
| Réception. Joute verbale entre Karkoff et moi.<br>Mc Away me fait une proposition .....   | 241 |
| DIX-NEUVIEME CHAPITRE   |     |
| La vengeance de Yoko .....  | 261 |
| VINGTIEME CHAPITRE  |     |
| Nous sommes invités chez la tante,<br>à Chiba. Le dîner selon la tradition japonaise.<br>Le Jeu de la poupée .....                              | 267 |
| VINGT ET UNIEME CHAPITRE  |     |
| La promenade à Mito .....   | 283 |
| VINGT-DEUXIEME CHAPITRE   |     |
| Au restaurant de l'Océan. Rencontre<br>avec Karkoff. La folle fuite .....   | 297 |
| VINGT-TROISIEME CHAPITRE  |     |
| Mission suicidaire.<br>Mon ange gardien (Armand) blessé .....   | 315 |
| VINGT-QUATRIEME CHAPITRE  |     |
| Armand, blessé, me donne des nouvelles.<br>Monsieur « personne » remet l'Attaché<br>à sa place. Monsieur « personne »<br>m'invite à dîner ..... | 333 |
| VINGT-CINQUIEME CHAPITRE  |     |
| Mise au point d'un plan d'attaque<br>pour mettre Karkoff à genoux .....   | 349 |



## AVERTISSEMENT

Etre ou ne pas être ? Là est toute la question. Ce n'est pas nouveau, car un sujet britannique se l'est déjà posée il y a un bon bout de temps.

Casse-cou je l'ai été, intrépide aussi et imprudent davantage encore.

Et pour avoir agi avec imprudence, j'ai dû en subir toutes les conséquences et j'ai dû boire la coupe jusqu'à la lie.

Conscient de ce terrible constat, pour m'en sortir et survivre, j'ai dû réagir comme un renard, c'est-à-dire avec prudence.

Mais aujourd'hui, force est de constater que cela n'a pas marché ! Pourquoi me direz-vous ? Parce que moi, je n'ai pas changé, je suis toujours en conflit avec moi-même !

Mais afin de pouvoir écrire en toute liberté cette aventure humaine, je me suis interdit de prendre tout dogme humain ou tabou puritain en considération, de même que la fausse modestie et toutes les règles imposées par les hommes. Et ce dans les mots, phrases, noms ainsi que dans les faits et circonstances.

Cependant, je suis obligé d'être prudent dans ce que j'écris. Car il se pourrait qu'en parcourant cette aventure, vous soyez saisis par le doute et la stupéfaction et que, je me répète, tant pour les mots, lieux, noms et faits insérés dans la narration, vous les estimiez par trop farfelus ou provenant d'une imagination débordante.

Et pourtant, car il y a un pourtant, cet écrit est un récit chronologique de « l'avant », du « présent » et de « l'après ».

Alors, qu'en est-il ? – Vous, lecteur, que vous considérez cette aventure humaine comme une fiction peu plausible ou irréaliste, cela ne me dérange pas. C'est bien.

Oui, tout est bien pour autant que celle-ci ait atteint son but d'aiguillonner votre curiosité et le discernement nécessaire et de vous distraire par la même occasion.

À vous de choisir maintenant, je ne peux le faire à votre place.

## **La guerre du silence**

Une vraie guerre sans merci se déroule à l'insu de tous. Pour la plupart des gens, elle n'existe pas. Elle est tellement omniprésente et vaudevillesque qu'elle passe inaperçue.

Tournée en ridicule par le cinéma et les feuilletons télévisés, elle n'inspire plus que de l'indifférence. Et nous, tout autant que nous sommes, nous applaudissons, nous en redemandons.

Cependant, beaucoup y ont laissé leur vie ou ont tout simplement disparu.

Comme aucune de ces personnes n'a une existence officielle, pour raison d'Etat, on n'en parle pas.

Que cette raison soit bonne ou mauvaise !

### **Que dire de l'homme, l'humain ?**

Dès l'apparition de l'homme sur Terre, le sang n'a cessé de se répandre en abondance. Celui-ci est doté d'un cerveau qu'il développe dès sa naissance mais pas toujours à bon escient.

Il a compris très vite qu'il était de loin préférable d'étouffer sa conscience, de la laisser dans l'ignorance et qu'il avait tout avantage à être le dominant en assujettissant les autres.

Il s'impliqua dès lors à imposer sa loi, celle du plus fort. Et pour y arriver, il évoqua diverses raisons afin de justifier ses actions : un idéal, une divinité ou une statue ou un symbole, même celui d'une ethnie, d'une tribu ou d'un état.

Il généra la peur dans le but de s'assurer le pouvoir sans vergogne.

Il garda ce pouvoir, s'il le fallait, au prix du sang.



| <b>INTERVENANTS</b><br><b>Ordre approximatif d'apparition</b> |                   |  |
|---|-------------------|--|
| 1   | Marc d'Assières   | Aspirant, puis enseigne de vaisseau, ensuite lieutenant de corvette                          |
| 2   | Armand DESSAN     | Ami d'enfance, même grade que Marc   |
| 3   | René SOUSSOIS     | Enseigne de vaisseau, grand, mince, discret  |
| 4   | Louis JAVAN       | Officier mécanicien  |
| 5   | Henri KERVAN      | Officier de pont   |
| 6   | Samy PLUMEK       | Remplace Soussois à bord. Deviendra plus tard mon superviseur à la section d'Elite           |
| 7   | Hervé de KERVELON | L'un de mes directeurs de formation.<br>+/- 40 ans, grand, sec, autoritaire                  |
| 8   | Hu VAN TONG       | Chinois d'origine, quartier-maître.<br>Sera mon maitre dans l'art du combat                  |
| 9   | Loïc de CHAMPENAY | Capitaine de vaisseau, attaché militaire à Tokyo   |
| 10  | Dan Mc. AWAY      | Couverture : attaché commercial ambassade USA<br>Très grand et costaud, désinvolte et rigolo |
| 11  | Van DUFFELL       | Petit maigre au regard fuyant, très intelligent<br>dit « Le Hollandais »                     |
| 12  | Yoko TONAKA       | Famille militaire, descendante de Samouraïs, secrétaire, traductrice belle et intelligente   |
| 13  | Piet VANLOO       | Barbouze, pseudo-chauffeur secrétaire de Van Duffell   |

|     |                        |  |
|-----|------------------------|--|
| 14  | JO (Joseph Kobiach)    | Australien, large, épais, petit et vif, rapide à réagir<br>Ex-adjudant de l'armée Australienne |
| 15  | Paul DOMINIO           | Aumônier à l'ambassade des USA   |
| 16  | Sergueï KARKOFF        | Colonel URSS<br>Visage en lame de couteau, yeux gris acier                                     |
| 17  | LIEM                   | Coréen, homme de confiance de Jo, petit et mince,<br>Spécialiste en arts martiaux              |
| 18  | YEUNG-LI               | Chinois de Hong-Kong, petit et calme, probablement mafieux                                     |
| 19  | AKIKO (ma mère)        | La tante de Yoko qui l'a élevée, originaire de Chiba,  |
| 20  | WUH                    | Coréen du nord, dissident de la chaîne des hautes montagnes, prof. d'Université, manipulateur  |
| 21  | TAKAHIDO               | Industriel japonais, patron de Yoko, petit, rondouillard et rigolo                             |
| 22  | THAI TANG PHI          | Industriel coréen, ami de Takahido   |
| 23  | ANH TAM NGUYEN         | Coréen du sud, garde du corps de Takahido, il prétend me connaître. Nous devenons amis         |
| 24  | LANGAIS                | Compatriote, +/-50 ans, grand, distingué, propriétaire de OASIS                                |
| 25  | SAI et SUE             | Toutes deux amies de Yoko, ont effectué leurs études ensemble                                  |
| 26* | Jean-Baptiste de RIEUX | Petit, sec, veut paraître insignifiant   |
| 27* | Albert DUBOIS          | Mr. Personne – c'est lui qui m'a appris à me servir de mon cerveau comme de tiroirs            |

|    |                                    |  |
|----|------------------------------------|--|
| 28 | Serge HENGOF                       | remplace Soussois  |
| 29 | TAKAYO (le géant)                  | 1.95 m, des bras comme des cuisses, le patron du King dit le Boui-boui                                       |
| 30 | LE KING                            | Q. G. de mon copain Armand et de ses hommes  |
| 31 | EVARISTE                           | Garde du corps et homme de confiance de Dubois   |
| 32 | JACQUELINE                         | Très jolie femme fortunée qui souhaite que je sois son homme   |
| 33 | LEGRAIN                            | Sergent-major, a l'entière confiance de Mr. Dubois   |
| 34 | ANDREE                             | Attachée au bureau de renseignements, considérée comme délieuse de langues                                   |
| 35 | MARCO JANSENS                      | Adjudant aux Para- commandos, ex-légionnaire, énigmatique et arrogant  |
| 36 | HUBERT                             | Insignifiant d'apparence, mais qui a accès aux dossiers confidentiels, il m'accompagne en partie en Autriche |
| 37 | ANNE                               | Jolie blonde aux cheveux d'ange, yeux noisette (rencontrée à Klagenfurt)                                     |
| 38 | L'AVOCAT (Dandois)                 | Edgard Dandois, major, faciès de fouineur au regard malicieux  |
| 39 | ISIDORE                            | Chauffeur barbouze de l'avocat, grand, large et musclé   |
| 40 | MARIE                              | Ravissante rousse aux yeux émeraude, tueuse professionnelle  |
| 41 | RAYMOND                            | Père de Jacqueline   |
| 42 | SIMON                              | Souhaite être ma première gâchette   |
| 43 | Charles d'Ambremont d'Assy Vicomte | Vicomte de nom, rencontré en prison  |
| 44 | les parents de Yoko                |  |

\* Tous deux connaissent très bien ma famille, ainsi que mon père et mon oncle.



## **L'HISTOIRE SUCCINCTE**

Juste après l'aurore, un mois de juin, un homme déambulait dans le calme de la campagne.

Il marchait la tête baissée, les yeux parfois dirigés vers le ciel. Il soupirait profondément, en continuant sa route dans l'indifférence la plus totale : il était en train de faire le bilan de sa vie.

Seul son esprit était en éveil et il se demandait pour quelle raison tout ce qu'il avait planifié depuis l'adolescence s'était réalisé à l'opposé de ce qu'il eût souhaité.

Moi, se disait-il, j'ai effectué avec acharnement mes études afin de réaliser une carrière militaire en tant qu'officier de marine et j'ai décidé de passer une vie sans trop de soucis.

Je me croyais maître de ma destinée et prévoyais de n'avoir qu'à naviguer, une fille dans chaque port...

Pourquoi tout a-t-il basculé alors que la réussite était au bout du chemin ?

Même, si cet homme avait prévu sa destinée, comment aurait-il pu deviner que depuis un certain temps déjà, d'autres le dirigeaient vers un avenir imprévisible ? Cela, il le comprit bien trop tard.

Sa vie allait devenir un chaos par rapport à ses prévisions de jeunesse. Il fut confronté au hasard, au danger et à l'aventure. Il ne put s'empêcher de parcourir des chemins incontournables, de fréquenter un milieu où régnaient intrigues, terreurs, manipulations, manigances, trahisons et violences à chaque pas. Lui qui voulait garder un esprit intègre et loyal, fut dans l'obligation d'exécuter des ordres en silence, dans l'ombre et dans les méandres d'affaires ténébreuses qui lui étaient totalement dissimulées.

Toutefois, à côté de sa vie aventureuse, il connut un amour fou et inoubliable. C'était à cette femme qu'il pensait avec tellement d'intensité que les larmes lui coulaient sur le visage.

Soudain, il lança un cri de désespoir tel un animal blessé : Yoko, où es-tu, mon aimée ? et intérieurement, la voix de Yoko se fit entendre : je suis là mon amour, je suis en toi pour toujours.

Cet homme était-il fou ? Je ne le pense pas et c'est son histoire que je me permets de coucher sur le papier, mot après mot.

Dans le contenu du roman, vous vous délecterez de certaines anecdotes remplies d'humour.

Elles sont l'œuvre d'un clown qui, derrière son masque, faisait rire les autres tout en dissimulant ses angoisses et sa tristesse.

Yoko et Marc étaient follement amoureux l'un de l'autre, mais ils savaient aussi que des barrières seraient placées pour les détruire à cause de circonstances extérieures et indépendantes de leur volonté. Et lorsque l'angoisse les surprenait, ils faisaient les clowns et s'aimaient davantage. Chaque

jour, ils volaient des secondes, des minutes et des heures au temps à venir. Leur amour réciproque fut d'une telle puissance que leur corps et leur esprit fusionnaient : ils n'étaient plus qu'un seul corps et un seul esprit. Cette passion était si intense qu'elle dépassait l'imaginaire. Qui peut comprendre cela sans l'avoir vécu ?

Dans la substance de ce livre, il y a des vérités : la vôtre, la sienne et la mienne et probablement d'autres encore. Il vous appartient de les déceler et de les découvrir : pour comprendre ce récit, on ne peut le lire comme un magazine. Dès le début, votre imagination doit être totalement ouverte et malléable... je vous laisse donc créer des décors, des lieux, des paysages et des personnages que vous adopterez au fur et à mesure des circonstances et des faits.

Je puis vous assurer que si vous déchiffrez et décidez les messages, vous aurez l'avantage de découvrir votre vérité. Sachez donc, qu'après cette lecture, vous ne serez plus la même personne. Attendez-vous à ce que, grâce au pouvoir de votre imagination, tout ce qui vous entoure devienne discernable.

## **REFLEXION**

Il est illusoire de se croire meilleur qu'auparavant, car, si vous jetez un regard sur l'Histoire humaine, vous constaterez que les peuples d'aujourd'hui ne valent guère mieux que ceux d'autrefois. L'objectif de la race humaine n'est autre que le pouvoir, gardé bien souvent dans un climat de peur afin que la « masse populaire » soit muselée.

Que dire également de la manipulation de cette même masse ou d'un pauvre individu, qui n'est souvent pas conscient de la gravité de ce qui lui arrive ? Autour de cette victime plane une atmosphère feutrée, emplie de silences lourds, et elle est souvent considérée comme une quantité négligeable. Et si l'on en parle, c'est par un prétendu malencontreux hasard et uniquement par indiscretion, voulue ou non.

Afin que vous le sachiez, mon langage scriptural n'est pas celui d'un écrivain, ni même celui d'un romancier, mais celui d'un homme qui narre le vécu d'un autre.

## **CET HOMME QUI ÉTAIT-IL ?**

La vie de cet homme, sans qu'il le sache, était jalonnée d'avance de barrières cachées derrière lesquelles ne régnaient que fourberies et intrigues, compliments fallacieux destinés à le convaincre d'accepter de parcourir des chemins étranges et illustrant de manière impressionnante les avantages, tout en éludant les désagréments et les dangers.

Notre homme, issu d'une famille disloquée suite aux conséquences de la guerre, n'était ni riche ni pauvre, mais un idéaliste comme son père.

Un jour, sa hiérarchie lui présenta sur un plateau un pont d'or, mais en fait ce n'était que de la dorure étincelante. En acceptant cette offre alléchante, il accepta l'inacceptable.

Cependant, afin de comprendre et de saisir toutes les finesses du présent écrit, il est important de maintenir ensemble tous les éléments et événements, même ceux qui pourraient sembler contradictoires.

# **LA GUERRE DU SILENCE**



## **PREMIER CHAPITRE**

### **Première affectation**

Après la dernière guerre mondiale, les années 1950 invitaient au faste et à la liesse. Étrangement, elles présageaient aussi une période d'incertitudes, où les conflits guerriers éclataient de toutes parts dans le monde. Les faits et les circonstances de cette époque n'étaient que troubles, conjurations et luttes fratricides, à un point tel que l'Europe se divisa en deux blocs : l'Est et l'Ouest. La crainte de nouveaux conflits entre l'Est et l'Ouest, était liée à l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les populations. Cette peur était persistante et dans certaines circonstances, se muait en panique.

Malgré cette situation, la vie avait repris son cours normal, et moi au-delà de tout jugement, j'étais comme l'avait été mon père : un idéaliste positif, parfois avec excès. Mais telle était ma nature ! Je marchais, têtue, vers mon but, certes lentement, mais sans jamais reculer.

Le train dans lequel je me trouvais venait de la métropole. Le cri strident des freins me fit revenir sur terre. Je rêvais à mon destin. J'étais pourtant

conscient que cette journée ne serait pas telle que les précédentes. Il était évident pour moi qu'à présent les dés étaient jetés.

Le train s'arrêta en fin de voie sur les butoirs graisseux du terminus. Plus loin, c'était l'océan. Je rassemblai mon paquetage et ma valisette, j'endossai mon uniforme d'Aspirant de marine, et ajustai mon képi. Descendu sur les quais, je me mêlai au lot des voyageurs pressés de quitter l'air poisseux de la gare.

J'humai l'exhalaison des embruns de la mer du Nord ? Les vagues étalaient leurs rouleaux si près que je les entendais.

L'horloge sonna neuf heures trois quarts. J'avais du temps devant moi. Je sortis à mon aise du hall : j'observai les alentours, je situai rapidement le pont-levis par lequel j'aurais à traverser le chenal reliant le port au large. J'aperçus un estaminet en face, situé à l'angle d'une petite place et juste à côté de l'arrêt de tramway.

Je m'y rendis, je grognai en constatant que pour mon premier jour, j'étais enveloppé d'un brouillard si dense qu'il bruinait en crachin. Les pavés qui couvraient le trottoir de la chaussée en étaient glissants.

Je pensai en pénétrant dans l'estaminet « des pêcheurs » que ce n'était pas un matin tel que les autres. Assis en face d'un miroir piqué de points bruns, je me regardai avec une fierté certaine.

Il me renvoya l'image d'un jeune homme svelte, dont le superbe uniforme d'officier de marine guindait difficilement la démarche souple et coulée. C'était moi, Marc d'Assières ! Comme dans un rêve, je m'observais tout en Commandant un café.

Satisfait de mon image, je serrai, roulé dans mes mains, le brevet d'officier que je venais d'obtenir. Les perspectives que mon imaginaire entretenait depuis mon adolescence, me firent presque oublier l'endurance et les efforts patients que j'avais dû consentir pour l'obtenir.

La multiplicité des miroirs me révélait des images déformées par ma jubilation : assurance tranquille, prestance. Ma vanité me confortait dans l'idée que désormais je serais irrésistible auprès des femmes dont j'aimais tant honorer la beauté.

Une dans chaque port et moi libre au large de garder la liberté à laquelle je tenais par-dessus tout !

En déposant le café devant moi, la serveuse me fit redescendre sur terre. Elle fit resurgir les nombreuses contrariétés qui me tenaillaient l'estomac depuis que j'avais reçu mon affectation :

– une base navale qui ne me disait rien.

– un bâtiment de guerre dont le Pacha avait la réputation d'être une « peau de vache. »

Mon ordre de marche ne m'inspirait pas davantage. Ma nature optimiste reprit le dessus... Mais un ordre, c'était un ordre et je devais l'exécuter.

Je sortis de l'estaminet, pour attendre le tramway qui me déposerait à l'embarcadère où le bâtiment sur lequel je devais embarquer était amarré. J'allai rejoindre l'équipage.

Ce fut donc au mois d'octobre mil neuf cent cinquante-six, le premier jour historique de ma vie d'adulte. J'avais à peine vingt-deux ans. Avec ce temps de chien, je faillis me casser la figure à plusieurs reprises.

Au large, on pouvait entendre une corne de brume qui résonnait lugubrement, telle une plainte. Le tramway que j'attendais sortit du brouillard. Dix minutes de trajet à effectuer et je serais au quai.

Descendant à l'arrêt prévu pour aboutir à l'appontement, un escalier de granit éveilla ma méfiance. Fais attention Marc, il est glissant !

À peine l'avais-je pensé, zip, me voilà le derrière dans l'eau, descendant les marches une à une sur mes fesses !

Mon beau képi m'avait précédé dans la chute, le paquetage et ma valisette étaient restés plus haut ! Au bas de cet escalier, je me relevai en jurant comme un charretier : ça commençait bien ! Mon trench-coat et mon képi étaient tachés d'eau sale et grasse. Je les nettoyai tant bien que mal, pour me présenter dignement devant le Pacha.

Tout en marchant, je cogitais. Quelque chose m'intriguait depuis un moment : c'était cette enveloppe grise jointe à mon ordre de marche, cachetée et scellée du sceau de l'État-major, où l'inscription « confidentiel » de couleur rouge, m'interpellaient depuis mon départ. J'aurais souhaité y jeter un coup d'œil, mais cela n'était point possible car elle était adressée à la peau de vache en personne.

Arrivé au pied de la passerelle du bâtiment auquel j'étais affecté, je criai au matelot de quart :

– Aspirant d'Assières demande la permission de monter à bord.

Celui-ci vérifia sa fiche et me dit quelques instants après :

– Permission accordée, Aspirant. Bienvenue à bord. Un instant, je vous prie. Un matelot va vous guider vers l'officier de quart.

L'horloge indiquait onze heures quinze.

Quelques minutes plus tard, deux matelots arrivèrent, l'un s'occupa de mon paquetage et l'autre me conduisit à mon supérieur.

Je me présentai à celui-ci au garde à vous, en lui tendant mon ordre de marche. Il le prit, vérifia mon affectation, et dit :

– Repos, Aspirant ! Bienvenue à bord. Asseyez-vous, le Pacha sera bientôt de retour. Il est toujours à l'heure.

En attendant ce moment redouté, nous discutâmes de choses et d'autres. Je lui fis remarquer mon étonnement pour la tenue remarquable du navire. L'officier me fit savoir en souriant que le Pacha était très à cheval sur le règlement et surtout sur le sien !

– Rien ne lui échappera, même pas votre moustache. Il vous la fera raser.

– Quoi ? Ma moustache, elle a toujours été là et j'y tiens beaucoup.

– Je vous crois, mais lui, il n'en aura que faire ! Moi aussi j'en avais une, mais rien ne vaut le règlement. Vous comprendrez. Quand il vous parlera, écoutez-le bien avant de lui répondre. Il est très pointilleux à tous égards. Personnellement, je ne comprends pas pour autant pourquoi vous êtes affecté à ce bâtiment. Avez-vous un gradé qui vous en veut à ce point pour vous y envoyer ? Ici, ajouta-t-il, ce sont en général les têtes dures qui font la majorité, et croyez-moi, il sait s'y prendre pour les briser.

Il riait en parlant, et moi je n'en menais pas large.

J'attendais avec appréhension l'arrivée du monstre.

Soudain, le piiiuv de la pipe marine siffla dans l'interphone. Ce bruit secoua le bâtiment : il annonçait la montée à bord du Pacha.

J'étais impressionné, et l'officier de quart me tapa sur l'épaule :

– Courage, mon jeune ami ! C'est un mauvais quart d'heure à passer, mais tous à bord nous y avons eu droit. Attendez-moi ici. Je vais annoncer votre présence au maître après Dieu. Pas de panique !

– Oui, répondis-je, pas de panique !

Je ressentais que cela ne serait pas de la tarte et que j'en baverai. Et si de plus cet idiot me faisait raser ma moustache ? Je ne me laisserais pas faire, j'y tenais à ma moustache !

L'officier de quart revint et hurla en clignant d'un œil :

– Le Pacha vous recevra d'ici quinze minutes. Il procède aux vérifications avec son staff et dès qu'ils seront disposés, vous serez appelé au mess des officiers.

– Bien merci, lui dis-je.

Mais j'étais fort mal à l'aise dans mes souliers.

L'interphone me fit sursauter par l'appel inéluctable :

– Aspirant d'Assières, au rapport.

Un matelot me dit :

– Je vais vous y conduire. Aspirant, soyez calme, cela se passera bien. Nous y voilà.

Et frappant à la porte, le matelot fit savoir que j'étais là. Brusquement, une voix ferme ordonna :

– Entrez !

Je pénétrai donc dans la salle des officiers, dont plusieurs étaient présents. J'ai reconnu tout de suite le Pacha, grand, environ un mètre nonante, aussi sec qu'un coup de trique, lèvres minces, regard gris acier. Il me fit froid dans le dos.

Toujours au garde à vous, je me présentai de façon réglementaire. L'officier en second fit les présentations tandis que le Pacha me regardait d'un air froid, même glacial, de la tête aux pieds. Le second ayant perçu le hochement de tête du maître désigna le siège sur lequel je devais m'asseoir.

Enfin le Pacha prit la parole.

– Nous allons faire plus ample connaissance. J'ai survolé du regard votre dossier. De prime abord, il paraît satisfaisant. Nous allons apprendre ce qu'il en est en réalité.

Il ajouta à l'attention du second :

– Voici la clef de mon tiroir. Veuillez prendre le dossier complet de l'Aspirant d'Assières.

– Désirez-vous vous rafraîchir, Aspirant ?

– Non, Commandant. Je vous remercie.

Pourtant, j'avais la bouche pâteuse autant elle était sèche. L'officier en second, le dossier sous le bras, réapparut et le déposa devant le Pacha. Celui-ci le prit en laissant bien en vue l'enveloppe confidentielle grise, l'objet de toute ma curiosité avec l'intention évidente que tous puissent la remarquer.

– Jusqu'ici c'est en ordre, sauf la moustache ! Nous allons prendre connaissance du contenu de l'enveloppe confidentielle. Il insista sur ces derniers mots, comme s'il voulait faire connaître aux officiers subalternes qu'elle existait bel et bien. Il la décacheta

et parcourut les documents annexés. Il émit quelques borborygmes inaudibles.

Il les remit dans l'enveloppe et resta un long moment silencieux.

– Les résultats de vos examens sont surprenants et plus que satisfaisants.

Du bout des lèvres il commentait :

– Bien..., pas mal... Oh ! Très bien ! Attention, l'on pourrait croire que vous étiez plus intelligent que vos professeurs ! Auriez-vous eu tendance à leur expliquer ce qu'ils avaient à faire ? Et ce qui me choque, ce sont les relations dans les commandements. Auriez-vous des protecteurs ?

– Si j'en ai, ils sont bien cachés ! Sauf votre respect, Commandant, mon affectation en est la démonstration.

– Vous êtes insolent. Garde à vous, Aspirant d'Assières.

– Qu'a-t-elle, votre affectation ?

Cette question n'appelait aucune réponse. Le Pacha ajouta :

– J'ai des instructions très précises à votre sujet, Aspirant. À mon bord, la seule relation à laquelle vous pourrez vous plaindre, c'est moi ! Et personne d'autre. M'avez-vous bien compris, d'Assières ?

– Oui, Monsieur !

Je bredouillais des mots du genre « mon comitain ». Je n'avais plus aucun de mes poils secs.

– En fait, vous n'avez jamais été qu'un emmerdeur, mais sur mon bâtiment le seul qui ait le droit d'être emmerdeur, c'est moi.

En le gueulant, il avait mis sa main sur sa poitrine.

– En plus, il y a en vous un petit quelque chose qui me dérange, votre désinvolture, Aspirant ! Par votre suffisance, vous avez mis à bout certains de vos professeurs, en leur prouvant que vous aviez raison. Vous êtes ce que l'on appelle le parfait emmerdeur, le premier de classe. Eux se sont laissé faire ! Cela ne sera pas mon cas, j'agirai en conséquence. Je vous laisse un choix très simple : ou vous pliez, ou vous cassez ! À vous de choisir... Vous voyez, je ne suis pas un tyran ! Quand je donnerai un ordre, vous l'exécuterez et vous ne discuterez pas. Ici, vous allez apprendre à exécuter, à commander et à maintenir la discipline. Vous donnerez vous-même l'exemple à suivre. Le seul conseil amical que je puis vous donner est de ne jamais me décevoir.

Je ne bronchais plus, j'étais crispé et tétanisé jusqu'à en devenir malade. Cet homme m'angoissait.

J'ai toujours supposé que c'est ce qu'il désirait.

Je me levai, le saluai et le remerciai de son obligeance à m'accepter à son bord. Ma réponse parut le satisfaire.

Et tout aussi froidement que lors de son accueil, il me dit :

– Vous pouvez disposer. Aujourd'hui, vous serez aux ordres de l'officier de quart qui vous désignera vos quartiers.

Je me préparais à sortir quand il ajouta assez sèchement :

– Pour demain matin, Aspirant, je souhaite, je vous ordonne de faire disparaître à jamais la virgule que vous avez sous le nez ! Et vous passerez chez le coiffeur pour qu'il taille vos cheveux, comme le

règlement à mon bord le veut. Ainsi, vous aurez l'air d'un officier et non d'un gugusse.

En vitesse, les fesses serrées, je retrouvai la courbure intérieure. Arnaud, l'officier de quart m'y attendait. Il demanda avec un sourire jovial :

– Pas trop impressionné ?

– Si, un vrai serpent à sonnettes, le Pacha.

La transpiration me coulait dans le dos. Ce fou me faisait peur. Non ce n'était pas de la peur, c'était de l'angoisse !

Le lendemain, je pénétrai dans la salle des rapports : étaient présents le Pacha, le second, l'officier de passerelle, le bosco\* ainsi que le quartier-maître Hu Vantong. Ils distribuaient les ordres aux marins. En fait, ils faisaient exécuter ceux du Pacha.

Le Pacha me regarda droit dans les yeux :

– Je constate, Aspirant, que vous avez respecté les ordres et que vous avez fait disparaître cette moustache ridicule. Maintenant vous ressemblez à un marin et il vous appartient de le prouver.

Sans ma moustache, devant lui je me sentais à poil. Il m'avait volé ma virilité.

– Votre affectation provisoire sera la timonerie et là vous apprendrez la manœuvre. J'espère que vous ne me décevrez pas. Si tel est le cas, vous le payerez cash, Aspirant. Maintenant, passons aux choses sérieuses.

Il me présenta ma fiche de services. En prenant connaissance de celle-ci, je remarquai avec stupéfaction qu'il m'enlevait trois heures de repos par vingt-quatre heures. Ce kidnapping d'heures était

converti en « entraînements intensifs ». J'étais disposé à lui en demander la raison ! À cet instant, il bougonna :

– Un instant, Aspirant.

Il s'adressa à voix basse aux deux comparses, le Bosco et Hu Vantong. Après leur conciliabule, tous trois avaient l'air de se foutre de moi.

Les autres ne pipaient mot.

– Aspirant, je vous présente le quartier-maître Hu Vantong.

Il était petit, sec et maigre.

– C'est le meilleur que je connaisse en arts du combat. Il fera de vous un officier et je l'y aiderai si nécessaire ! Vous obéirez à ce qu'il vous imposera de faire et sans broncher.

Le petit Hu, je le toisai du regard, conscient de ma force à côté de cette béquille chinoise. J'avais comme atout la lutte gréco-romaine, la boxe et le judo... Bof je n'en ferai qu'une bouchée, me dis-je. Lui me regardait droit dans les yeux. Ceux-ci semblaient me prévenir qu'il m'apprendrait la modestie.

Je tentai de poser une question au Pacha mais ce fut René Soussois qui prit les devants et se désigna au Pacha :

– C'est moi qui expliquerai à l'Aspirant les consignes qui le concernent, avec votre permission, Commandant.

En sortant, je demandai à Monsieur Soussois :

– Pourquoi m'avez-vous empêché de poser la question concernant mon repos ?

– Parce que c'était un ordre indirect et qu'il faut respecter la hiérarchie.

Contraint et sans autre solution, j'acceptai.

Quelques heures plus tard par l'interphone, le Pacha ordonna d'appareiller. L'ordre était exécutable dans les quarante-huit heures. Un voyage de surveillance de plus de vingt jours. Le Pacha rappela les officiers à la salle des rapports.

Quand tous furent présents, il circonscrit le cap sur la mer Baltique, pour une mission de surveillance.

Je ne m'attendais pas du tout à ce que le boss, pour ma première sortie, me désignât à la manœuvre d'appareillage. J'eus peur car si je connaissais la théorie, pour la pratique c'était autre chose. Heureusement, je ne serais pas seul. Un officier, l'officier en second, Henri Kervan serait avec moi. Il avait l'expérience requise pour pouvoir le faire. C'était un homme capable qui ne se prenait pas au sérieux, content tout simplement de ce qu'il était.

## **DEUXIEME CHAPITRE**

### **Premier voyage**

Préparant notre départ du surlendemain vers la mer Baltique, l'officier Henri Kervan s'affairait à me faire apprendre quelques ficelles du métier, tout en me rassurant. Moi, je n'en étais pas aussi tranquilisé que lui !

Le jour convenu, à neuf heures trente, j'étais déjà à la passerelle avec le timonier\*. Sachant qu'en la matière j'étais un bleu, il précisa :

– Pas de panique, Aspirant, tout se passera bien !

Sympathique ce gaillard ! Je le remerciai pour son encouragement. L'officier que j'étais appelé à seconder fit son entrée. En me voyant tendu à l'extrême, il me dit :

– Surtout ne perdez pas votre sang-froid. La manœuvre est simple comme bonjour !

Pour lui peut-être, mais pas pour moi ! De but en blanc, de la théorie à la pratique, il y a quelques lieues de différences ! Le timonier, s'en étant aperçu, rigola et ajouta :

– Calmez-vous, remémorez-vous la théorie que vous avez apprise, le reste viendra tout seul ! Et que rien ne vous perturbe. Quand le moment sera venu, je serai là, Aspirant !

Mais le Pacha entra et lui, il me perturba si fortement que j'en perdus mes marques. Dès son apparition, ce fut la panique qui me saisit.

– Bonjour messieurs ! dit-il.

Et en chœur, nous répondîmes :

– Bonjour Commandant. Tout est en ordre, et quand vous nous le direz, nous sommes prêts à lâcher les amarres !

– Je constate avec plaisir que Monsieur d'Assières est à son poste, et ainsi nous constaterons ce qu'il a dans la culotte ! Surtout, Aspirant, n'abîmez pas mon petit bateau, parce que cela vous coûterait très cher... !

Des angoisses me saisirent l'estomac. Je sentais le regard du Pacha dans ma nuque, qui contrôlait le moindre de mes gestes, actes et paroles que je prononçais. Être observé était très désagréable. Je supposais que celui-ci n'attendait de ma part qu'une défaillance ou faiblesse afin de me réduire à rien. Et je l'en croyais capable !

Néanmoins, rassemblant toutes mes connaissances, j'effectuai la manœuvre d'appareillage, en dégageant le navire de son quai d'amarrage et le dirigeai dans le chenal qui conduisait à l'embouchure de la mer du Nord.

Pris par ce que j'effectuais, je ne m'étais pas rendu compte que le Pacha avait déjà quitté la passerelle. Alors comment savoir si je l'avais déçu ou satisfait avec ce que j'avais fait ?

L'officier Henri Kervan et le timonier me dirent en riant :

– L'on aurait pu croire que vous avez toujours fait cela, Aspirant d'Assières.

– Ne vous moquez pas de moi, je vous en prie.

– Mais Monsieur, nous ne nous moquons pas de vous. Vous avez réussi à sortir ce navire en quatre manœuvres. Même le Pacha en était abasourdi.

– Vous comprenez vite, Monsieur d'Assières.

Le timonier ajouta, indulgent envers moi :

– Moi, il m'aurait fallu deux manœuvres en plus.

Et à voix basse, il me souffla :

– La tête que faisait le Pacha ! Là alors, vous lui en avez mis plein la vue.

– Je n'ai pas eu à intervenir, dit Kervan. Vous vous êtes débrouillé comme un vieux loup de mer et le Pacha était visiblement satisfait de vos réactions à la manœuvre. Il se taira, mais bravo pour votre sang-froid et la maîtrise de vos actes.

En mer, le vent avait viré de cap et avait pris de l'ampleur, soufflant à des allures de tempête. Nous étions violemment battus par celle-ci. C'était l'époque.

Pendant cinq jours, nous naviguâmes sur une mer déchaînée. Il faisait froid.

La vie à bord se déroulait normalement. J'avais toujours cette désagréable impression d'être sous surveillance constante et j'étais sous tension...

Après huit jours de voyage, le Bosco m'interpella :

– Venez avec moi, Aspirant, nous allons chez le fourrier prendre vos mesures pour une salopette et une tenue de combat.

– Pourquoi, lui demandai-je ?

– Ordre du Pacha, répondit-il. Il est grand temps de vous mettre au travail pour que vous soyez en forme !

– Mais je suis en forme !

– Pas cette forme-là ! Vous verrez.

À l'intendance, le fourrier prit mes mesures et me remit ce dont j'avais besoin.

– Suivez-moi, dit le Bosco. Je vous conduis à la salle de danse acrobatique.

Le quartier-maître Vantong nous y attendait. Il nous reçut en saluant. La salle était équipée d'un tatami, de poids et haltères et de divers appareils servant à la musculation.

– Enfilez votre kimono, Aspirant et montez sur le tatami. Là, nous nous rendrons compte de ce que vous valez en matière de combat.

Il avait un petit sourire qui me déplaisait et en moi-même, je me dis : je vais le casser ce petit mec, je n'en ferai qu'une bouchée !

Tous deux face à face sur le tatami, nous nous saluâmes selon les convenances des arts martiaux. Nous nous approchâmes l'un de l'autre afin de combattre. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je me suis senti soulevé et retomber sur le sol. Je me relevai immédiatement pour commencer le combat et ce fut à nouveau le même résultat que le précédent. J'enrageais et il me fit chuter une troisième fois ! J'étais écarlate de rage.

Avec étonnement, j'entendis Hu Vantong me dire :

– Pour un petit mec tel que moi, cela n'est pas mal ! N'est-ce pas Aspirant ?

Il se fout de ma gueule le nabot, me dis-je.

– La différence entre vous et moi, c'est que je combats avec ma tête et en connaissant vos points faibles. Tandis que vous, vous foncez dans le tas. C'est cette nuance-là que je vais vous apprendre. Règle numéro un : respecter l'adversaire et ne pas le sous-estimer. Règle numéro deux : ne jamais laisser apparaître ce que vous pensez. Que votre regard ne laisse rien apercevoir ! Règle numéro trois : cela suffira pour aujourd'hui, regarder votre adversaire dans les yeux, car ceux-ci, avec un peu d'habitude, vous révéleront ses intentions. Maintenant nous allons faire quelques exercices de souplesse.

– Auparavant, je désirerais vous présenter des excuses pour mon attitude.

– Je les accepte, Monsieur d'Assières. Vous avez apparemment compris votre première leçon, Aspirant. Après ces exercices de souplesse, nous en ferons d'autres, de force et d'équilibre.

De retour dans mes quartiers provisoires, je troquai ma tenue de combat pour une salopette. J'avais l'ordre de parcourir le navire de fond en comble.

Dans mon dépit, je fis part à René Soussois et à Henri Kervan de la ratatouille que j'avais reçue de Hu Vantong.

– De quoi te plains-tu ? Tu as le meilleur des maîtres.

– Ah ! Bon ! dis-je ! Et les brimades et remarques désobligeantes que le Pacha me fait subir vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? C'est aussi l'exemple d'un bon Maître ? Pour lui, ce ne sera jamais assez ! Toujours plus ! Pour finir, j'ai des envies meurtrières.

– d'Assières, Le Pacha t'a à la bonne mais il ne le dira jamais. Il a certainement reçu de sa hiérarchie des

instructions précises à ton sujet ! Je ne les connais pas et tiens-toi sur tes gardes ! Observe, écoute ! Car je ne serais pas étonné si la tension qui est mise sur toi ne soit une formation qui te servira ! déclara Kervan.

Louis, l'officier mécanicien, un gaillard assez jovial, vint mettre son grain de sel, l'unique à bord qui osait dire sa façon de penser au Pacha.

– Comment cela?

– Pour une simple raison, me dit Soussois : il n'y a que deux hommes irremplaçables sur un navire en mer, c'est le mécanicien et le cuistot. Il ne médissait pas, au contraire. Si le Pacha avait un caractère de cochon, il n'en était pas moins très compétent.

De plus, il ajouta :

– Contrairement à ce que tu pourrais croire, celui-ci a de la considération pour toi !

– Tu rigoles ou quoi ? S'il en est ainsi, pourquoi autant de vexations envers moi ? Il me donne toujours l'impression d'être un nul et que les études que j'ai, paraît-il, bien réussies, n'ont servi à rien.

– Moi je lui ai posé la question et sa réponse a été celle-ci :

– J'ai d'excellentes raisons d'agir ainsi. J'ai reçu l'instruction de le former très vite et bien.

Sur ces entrefaites, Armand Dessan, l'officier d'armes nous rejoignit. C'était un ami d'enfance. Il m'avait demandé de n'en parler à personne, et promit qu'il m'expliquerait plus tard la raison de ce silence radio.

Petit, râblé, toujours relaxe, louvoyant, nageant dans toutes les eaux, il donnait rarement son amitié. Soit ami, soit ennemi, il n'existait point de milieu. Il était étrange et je le sentais capable de tout. C'était

sans savoir que l'avenir me donnerait raison. Était-ce prémonitoire ? Je ne savais pas qu'en plus d'être mon ami, il était aussi mon ange gardien !

Je réfléchissais sur ma couchette toujours provisoire. D'autre part, tout me semblait provisoire, même mon affectation. Je me remémorais les événements et attitudes contradictoires depuis mon arrivée sur ce navire. Que souhaitaient-ils de moi ? J'exécutais sans discuter tout ce que l'on exigeait de moi, et même au-delà, alors pourquoi cet acharnement ?

Je pensais surtout au Pacha qui cherchait toujours à me diminuer. À chaque fois que j'étais sur la passerelle et particulièrement au tracé de navigation de la route à suivre, il me harcelait :

– Savez-vous où nous nous trouvons maintenant ? Et dans six heures où nous nous trouverons, Aspirant ?

– Oui, oui Commandant.

– En êtes-vous certain ?

– Affirmatif, Commandant !

– Refaites une nouvelle mise au point, Aspirant.

Je m'exécutais sans discuter, mais intérieurement je rageais.

Surtout lorsque j'entendais à travers la cloison, les rires des officiers qui m'avaient reçu à bord.

Ce fut la rage qui me poussa à la colère amère de la vengeance.

Ils se moquaient de moi, ils se foutaient de ma tronche sans vergogne. Soussois m'observait et, vu mon visage écarlate de colère mal contenue, il intervint. Il me fit relever de mon poste puis me modéra.

– Laissez-les dire, ça leur passera. Je vais vous montrer vos quartiers définitifs et nous devons nous supporter dans le même espace. Il nous faudra s’habituer l’un à l’autre. C’est un lieu assez exigu, contenant deux couchettes, deux armoires, deux chaises et une table.

– Aujourd’hui, ajouta-t-il, je suis chargé de vous faire visiter le bâtiment et momentanément, vous êtes désigné comme officier de pont\*. Demain, nous en saurons un peu plus. Nous passerons ensemble au rapport à neuf heures et le Pacha nous donnera ses instructions.

Nous avons commencé le tour du bâtiment et par la même occasion fait connaissance avec l’équipage.

Au fur et à mesure de la visite, je fis remarquer à René Soussois que ce bâtiment de guerre était comme un pur-sang, taillé et effilé pour la vitesse.

– Oui, me dit-il, c’est une corvette, un escorteur très rapide.

Le lendemain, après le salut aux drapeaux, le boss se dirigea vers René en me montrant du doigt :

– Je vous confie ce bleu afin d’en faire un vrai marin. Avez-vous déjà visité le bâtiment ?

– Oui, Commandant !

– Je veux, dit-il que vous connaissiez la moindre pièce de celui-ci, les moindres rivets, de la proue à la poupe, de bâbord à tribord et des fonds des cales à la passerelle, que vous développiez le fonctionnement de tout. Vous graverez dans votre cerveau tout ce que vous apprendrez, je vous interrogerai en temps voulu sur vos connaissances.

– Monsieur Soussois, veuillez étudier le dossier de l’Aspirant d’Assières. Adressez-vous au second pour

obtenir la clef du coffre. Vous le compulserez et après vous le remettrez en place. Il y a cinq documents qui vous intéressent et rien d'autre ne s'y trouve.

J'étais stupéfait du mensonge qu'avait fait le Pacha à René. Ce n'était pas cinq documents qu'il y avait dans l'enveloppe, mais huit. Quand il avait compulsé mon dossier il y a trois jours, je les avais comptés.

René, en revenant, avait l'air perturbé.

– Qu'y a-t-il ? lui demandai-je. Y a-t-il quelque chose de contraire dans mon dossier ?

– Non, me dit-il un peu trop sèchement, puis il enchaîna d'une voix posée :

– Mais toi, qui es-tu réellement ?

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire :

– Mais qui veux-tu que je sois d'autre que ce que je suis ?

– Ne te moque pas de moi ! L'enveloppe grise scellée de l'État-major, c'était quoi ?

– Mais je n'en sais absolument rien.

– Tu dois avoir des relations là-haut ! s'exclama-t-il.

– Oui, le barman, le steward et l'officier de ménage.

– Le bâtiment fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept sans discontinuer, deux heures de quart, deux heures de piquet et deux heures de repos. Mais si pour une raison ou une autre le Pacha décide qu'il a besoin de toi, que tu sois en repos ou non, il s'en fichera complètement.

– Mais c'est une bête, cet homme !

– Je crois que tu avais dit un monstre.

La voix du Pacha résonna dans l'interphone :

– Les officiers Soussois et d'Assières, au rapport immédiatement.

Cet éclat me donna la chair de poule. L'officier de pont, Henri l'optimiste, me héla :

– Calme-toi, mon coco ! Tout va bien, regarde le beau soleil qui arrive.

En réalité, la mer était houleuse et le ciel gris noir. Je le regardai de travers et lui montrai le poing.

– Ne t'inquiète pas mon gars, cela ira mieux demain.

– Et nous nous mêmes à en rire, lui de bon cœur, moi nerveusement.

Le Pacha faisait tout pour arriver à me piéger. Il me faisait paniquer sur tout et n'importe quoi. Le premier jour où j'avais mis les pieds sur ce rafiôt et même déjà avant, je savais qu'il y avait une enveloppe confidentielle.

Je me suis toujours tu.

Quand René était allé chercher mon dossier dans le coffre, cela avait probablement été amené de façon habile, afin que celui-ci s'aperçoive de l'enveloppe scellée. Pourquoi ne me l'avait-il pas dit ? Il avait omis de le faire remarquer ou menti.

Je me suis tu.

Le Pacha se trompait lourdement sur mon compte, car je savais garder un secret, j'en avais l'habitude, et sans vraiment le savoir, j'étais devenu coriace et dur, plus que je ne l'aurais jamais pensé.

Un jour, de quart à la passerelle, le Commandant me demanda de façon abrupte pourquoi je faisais le

point de navigation sur la carte de cette manière, la manière dont j'avais simplifié le calcul par pur esprit logique.

– Êtes-vous fatigué, Aspirant ?

La moutarde me monta au nez. Je lui répondis poliment mais sèchement :

– Non monsieur, je ne suis pas fatigué, mais j'essaie simplement de faire mon travail de façon rationnelle, intelligente et rapide. Mon seul but est de ne pas perdre de temps et d'effectuer les tâches complémentaires que vous auriez à me confier !

Suite à cette réplique, le Pacha quitta la passerelle ne pipant mot. Henri ne sachant se retenir éclata de rire en vociférant :

– Et vlan, dans les gencives !

Après cet incident, l'attitude du Pacha devint plus souple envers moi, sans pour autant qu'il lâche la pression. Débuta un autre genre d'écolage et de formation, la mémoire et la géopolitique. L'instruction devint intensive, je n'eus plus aucun répit. Il en fut pareil pour l'art du combat, basé sur la concentration et l'anticipation.

Jour après jour, semaine après semaine, le bourrage de crâne continuait.

À ma grande surprise je fus accueilli les bras ouverts par mon Maître Hu Vantong, la bille fendue jusqu'aux oreilles.

– Vous avez une chance de cornard, Aspirant !

Dans quel piège m'avaient-ils encore fourré ?

– Vous êtes devenu le chouchou du patron. Il se couperait en quatre pour satisfaire vos petits caprices.

Visiblement, maître Hu tentait une explication si tortueuse que je pensais qu'il était saoul.

Sur sa lancée d'ivrogne, il continua :

– Le Pacha a accepté, sans broncher, de faire des trous dans son petit bateau. Pourtant vous savez que les bateaux prennent l'eau. Je n'en reviens pas. Il vous dorlote, il vous soigne aux petits oignons.

– Maître Hu, que voulez-vous me dire ? Je ne comprends rien à ce que vous radotez.

– Vous n'avez rien remarqué, Aspirant ?

– Non, Maître.

– Levez les yeux, d'Assières ! Que voyez-vous ?

– Deux poulies.

– C'est bien de cela dont il s'agit. Elles ont été installées là-haut rien que pour vous.

Il m'humiliait, mais comme je le savais dangereux, je m'empêchai de le contrarier. Je m'abstins donc de lui dire que je n'avais toujours rien compris. Ce qu'il me demanda ensuite me choqua et ne fit qu'augmenter mon désarroi.

– Portez-vous un slip, Aspirant ?

– Oui, Maître, et vous ? hasardai-je.

Il fit la sourde oreille à ma question.

– Très bien. Alors, enlevez complètement votre tenue de combat.

– C'est un ordre ?

– C'est un ordre !

Je m'exécutai à contrecœur. Vexé et oubliant toute prudence, j'osai à peine lui demander la raison de cette comédie.

– Mais que me veut-il pour m'avilir de cette manière ?

Ce qu'il demanda ensuite me fit frémir :

– Venez, Aspirant ! Nous n’avons pas de temps à perdre car, si le Pacha vous a à la bonne, moi aussi, je vous aime bien, d’Assières !

Il ricana, les doigts joints à hauteur de poitrine.

C’était le genre de déclaration qui avait tendance à me foutre la trouille. Une chinoiserie, comme seul un Chinois peut en faire, quel raffinement !

– Approchez, Aspirant. Donnez-moi votre pied gauche.

Son air faux me perturbait. Il glissa mon pied dans un bracelet de cuir qu’il ajusta à ma cheville, puis attacha l’autre. Des bracelets liés chacun au bout de cordes que je pouvais suivre du regard. Je vis, en levant les yeux, qu’elles passaient chacune dans une des poulies. Elles redescendaient ensuite et finissaient accrochées, de part et d’autre, à des poids. Je compris enfin ce qui m’attendait.

Satisfait, il reprit :

– Prêt, Aspirant ?

– Oui, Maître.

– Bien ! Mais d’abord, Aspirant, un petit conseil, c’est important. Je vais lâcher les poids et automatiquement, vous vous élèverez. Il est donc nécessaire de vous retenir aux échelons des espaliers. Au fur et à mesure de votre ascension, suivez le mouvement avec vos mains. Surtout, restez bien agrippé car vous pourriez vous casser les dents.

– Je lâche les poids.

Aussitôt, les jambes tendues à l’extrême, je fus comme écartelé et propulsé vers le plafond. Ce que je ressentis alors fut terriblement douloureux. Je ne pus retenir un cri de douleur.

– Allons, allons ! Aspirant ! Reprenez-vous ! Un homme comme vous n’a pas le droit de se plaindre.

Ce fut la seule marque de sympathie que mon calvaire lui inspira. Haussant la voix comme s’il s’adressait à un sourd, il ajouta :

– Pas de chance pour vous ! Il faut que j’ajoute quelques kilos supplémentaires.

Je m’écriai aussitôt :

– Pas possible, Maître Hu, j’ai la tête presque au plafond.

En ricanant, il dit :

– Si, si. C’est bien comme je vous dis. Vous inclinerez la tête s’il le faut.

Alors, sans remords, ce détraqué mental mit sa menace à exécution et je me retrouvai la nuque et les épaules plaquées au plafond alors que la douleur, dans mon bassin, était devenue insoutenable et me faisait hurler. Tout espoir de secours de sa part m’abandonna quand il me répéta :

– Tenez-vous bien aux échelons, Aspirant, car si vous lâchez prise, vous basculez, et alors, les dégâts peuvent être désastreux.

– Maître, je ne tiendrai pas le coup. J’ai mal !

– Ah ! Aspirant, si ça fait mal, c’est que tout va comme prévu. Alors, un peu de courage.

Avant de sortir de la salle, il me dit, satisfait :

– Surtout ne bougez pas. Je reviens.

Mais, quel sale con, ce type ! me dis-je. Agrippé comme un singe à sa branche, je n’osais faire aucun mouvement. Les jambes et les fesses me faisaient un mal de chien et j’avais l’impression d’être démantibulé.

Quand Maître Hu revint quelques minutes plus tard, une lueur d'espoir revint en moi, mais, éphémère, disparut aussitôt.

– Je ne vous dérangerai pas longtemps : j'avais oublié un document.

Les jambes totalement écartées et le corps plié en deux, j'avais en plus le ventre gonflé, conséquence naturelle de la digestion des haricots sauce tomate qui nous avaient été servis la veille au repas du soir. J'entrepris donc d'évacuer le plus discrètement possible ces gaz.

Leur excès me faisait si mal, mais, pas de chance ! Je ne pus en retenir le flux, qui détonna comme un coup de rafale de mitrailleuse. Le bruit fit réagir Maître Hu de manière significative :

– Ah ! C'est bien, Aspirant, vous êtes en bon chemin. Vous voyez que j'avais raison. Déjà, vous vous dégagez. À tout à l'heure, Aspirant !

Et ce Chinois de malheur s'en alla sans se retourner.

Salopard ! me dis-je encore. Pour me consoler de l'humiliation, je m'offris alors la vengeance dérisoire de me soulager sans retenue.

Seul, perché à la voûte, j'attendais impatientement le retour de Maître Hu.

Je désespérais d'un secours ou même simplement d'un quelconque intérêt quand la porte s'ouvrit avec fracas.

C'était Maître Hu, accompagné cette fois du Pacha en personne. À la vue de celui-ci, je tentai par réflexe de me mettre au garde-à-vous. Bien entendu, compte tenu de ma position, ce réflexe stupide n'eut pour seul

effet que de me faire geindre une fois de plus. Alors le Pacha, tenta un trait d'humour, en me disant :

– Monsieur d'Assières, vous avez fait le bon choix. Ce n'est pas si difficile de plier et je suis convaincu que vous y arriverez... À plus tard. Aspirant, je vous laisse à vos activités.

Ils s'en allèrent, m'obligeant à me dépatouiller tout seul. Moi, là-haut, écartelé comme un supplicié du Moyen Âge, je n'en menais pas large. Je faiblissais. Les douleurs devenaient à ce point insoutenables que je pensais : si ce tortionnaire n'arrive pas au plutôt, je vais finir par me casser la gueule.

Comme un renard, Maître Hu fit son entrée en s'exclamant :

– Ah ! Vous êtes toujours suspendu, Aspirant !

S'il avait été à ma portée, je l'aurais volontiers étranglé, et quand il ajouta :

– Je vais vous délivrer de cette posture ridicule. Vous ressemblez à un vautour au cul déplumé. En plus, Aspirant, vous avez envers moi de mauvaises pensées, des pensées de vengeance, ce n'est pas bon du tout ! Non, ça n'est vraiment pas bon. Respirez profondément par le ventre, Aspirant, ça vous calmera. Soulevez-vous en tirant sur vos bras et dans deux minutes vous serez délivré. Allez-y doucement !

Doucement, doucement ! C'était vite dit ! Je ne sentais plus mes membres et rien que pour lui faire voir, je serrai les dents et à la force des bras, je descendis le long de l'espalier. Dès que mes pieds furent sur le sol, mes jambes fléchirent, et je me retrouvai affalé face contre terre, vidé de toutes mes forces. Relevant ma carcasse meurtrie, j'avais